

Un MYTHE revisité : l'histoire des JUIFS d'Algérie

Sydney Touati

Avocat, écrivain, auteur de *Le Lys*

entre les Chardons (Editions de

Passy, 2005).

Les trois exils des Juifs d'Algérie, Benjamin Stora. (Stock), 2007

Les historiens ont pour objet de nous aider à comprendre de manière rationnelle les événements passés. Leur interprétation est indispensable en ce qu'elle permet d'introduire de l'ordre dans ce qui se présenterait comme une suite chaotique de faits. Nous parvenons ainsi à inscrire dans la « longue chaîne des raisons » la vie et les actions des hommes qui nous ont précédés. Nous puisons dans ce passé reconstruit des éléments qui donnent sens à notre vie présente.

L'historien est un lecteur. L'objectivité « scientifique » à laquelle il aspire, impose une distance à l'égard de la période qu'il décrit. Mais il arrive que l'historien soit aussi acteur et participe activement à l'événement. Deux historiens français dont les noms nous sont familiers, il s'agit de Benjamin Stora et Pierre Vidal-Naquet, se livrent à travers la publication de leurs « mémoires » à cet exercice difficile où la conscience vécue de l'homme – sa subjectivité, ses engagements militants – se confronte à l'esprit critique de l'historien.

Etre à la fois objet et sujet n'est pas sans risque. D'autant que ces historiens militants ne se sont pas contentés de nous décrire l'histoire. Ils ont pris le risque, à l'instar de nombreux intellectuels engagés, d'en influencer le cours. Ils connaissaient pourtant mieux que tout autre, les illusions de la conscience engagée, la relativité des croyances. Et pourtant, ils ont cru et se sont engagés, comme les autres. Engagement fatal, tragique, lorsque l'on examine ce qu'est devenu le monde. Impossible certes d'évaluer l'impact réel de leur action dans

le cours des événements. Participer activement, librement à l'activité politique, est un droit dont tout citoyen, y compris l'historien, peut faire usage. Demeure cependant l'interrogation sur le sens de ses actions lorsque l'on assiste à la « fin du film », lorsque le résultat obtenu est contraire à celui espéré. L'historien donne du sens aux autres, mais lui, où puise-t-il le sens de sa propre existence lorsque, à l'instar de Sartre, il s'est trompé à peu près sur tout ? L'historien témoin de son temps s'adresse aux hommes mais également aux historiens futurs. Nous devinons dans ce devoir de « mémoire » une volonté de s'expliquer devant le tribunal symbolique et universel du lecteur anonyme.

Ces deux historiens ont a priori, quelques points communs. Ils sont tous deux d'origine juive ; tous deux militants de gauche, voire d'extrême gauche ; ils évoluent dans la problématique ouverte par le marxisme ; ils sont tous deux plus ou moins éloignés du judaïsme de leur père ou de leur grand-père. Ils appartiennent à cette catégorie de Juifs qui ont joué loyalement le jeu de la République laïque, généreuse, tolérante, fondée sur son exigence primordiale, celle de l'assimilation.

La répétition du silence et de l'indifférence

L'axe fondamental des événements dans lesquels ils ont été précipités, est celui de la domination coloniale, des guerres d'indépendance, plus précisément, le « drame algérien ». Pour toute cette génération d'intellectuels d'après la seconde guerre mondiale, la genèse de leur conscience politique est indissociable du complexe « Orient/Occident ». Ce drame algérien, les deux hommes l'ont appréhendé des deux côtés de la Méditerranée. Vidal-Naquet est né à Paris le 23 juillet 1930 et Benjamin Stora à Constantine en 1950. « Tout cela explique que, en cette année scolaire 1961-1962, le drame algérien me préoccupait beaucoup plus que mon enseignement à Lille. » (Vidal-Naquet, *Mémoires 2*, éd. Points Essais, 1998, p. 150). Plus loin il ajoute : « L'Algérie avait été la « grande cause » qui avait marqué ma jeunesse, de 1955 à 1962 » (page 350).

Certes, les deux historiens ont des approches spécifiques. Au soir de sa vie, Vidal-Naquet résume le sens de son engagement en politique en une phrase : « C'est contre cette indifférence qui a permis tant de massacres – par exemple, en 1994, au Rwanda – que j'ai essayé, depuis que je suis adulte, de lutter. » (page 370). Cette indifférence contre laquelle il faut lutter, renvoie directement à la Shoa ; au crime de masse méthodiquement organisé et exécuté dans l'indifférence générale et dont Vidal-Naquet est la victime directe puisque ses parents sont morts à Auschwitz. Il y a un lien direct entre l'expérience de la Shoa, la lâcheté des politiques et des responsables de tous bords de l'époque, et son engagement au côté des Algériens pendant la guerre d'Algérie. S'il y a un parti

pris chez le jeune Vidal-Naquet il est à rechercher du côté de cette volonté de ne pas répéter ce que les adultes ont fait pendant l'épisode du nazisme. Dans cette démarche quasi pulsionnelle de toute une génération d'intellectuels à se ranger sous la bannière du FLN tête baissée, il y a le désir conscient ou inconscient de régler ses comptes avec la seconde guerre mondiale, avec l'épisode de la collaboration avec les nazis. Ce qui est omniprésent dans la conscience de ces intellectuels c'est l'idée que le silence est impossible et que se taire c'est être complice et donc nécessairement coupable.

Certains ont cru qu'il suffisait, pour être dans le vrai et la justice, de se battre contre les « démocraties occidentales », en premier chef, contre la France, les Etats-Unis et Israël. Cette attitude symétriquement opposée à celle de leurs « parents » les a en réalité conduits à la plus grande des trahisons, celle du renoncement à la fonction critique, puis, conséquemment à valider les dictatures les plus terrifiantes (Staline, Fidel Castro, Pol-Pot, Sadam Hussein...). Vidal-Naquet, même s'il a partagé le combat de cette mouvance intellectuelle qui a littéralement dominé, voire écrasé la vie culturelle française, ne peut être réduit à ce militantisme caricatural. On peut certes ne pas partager, voire combattre ses prises de position, notamment celles sur Israël, on ne peut nier que le regard que Vidal-Naquet porte sur notre histoire récente, est le fruit d'une conscience douloureuse traversée par des interrogations et des doutes. « Il est bien vrai que, dans la très modeste extrême gauche que nous constituions, nous étions nombreux à avoir sacralisé le FLN comme d'autres avaient sacralisé l'URSS. » (page 159) Vidal-Naquet a conscience que son militantisme l'a conduit parfois à frôler des abîmes. Des exigences éthiques ou épistémologiques supérieures lui ont permis d'éviter le pire, c'est-à-dire de pactiser avec le diable. Ainsi, son combat pour l'indépendance algérienne ne le conduit pas à se taire, comme tant d'autres, lorsque le crime fleurit dans la nouvelle nation : « J'étais intervenu en tant que Français pour combattre des crimes commis en notre nom. Pouvais-je me taire quand d'autres crimes étaient commis au nom de l'Etat algérien en formation ou, après 1962, au nom de la nouvelle république « démocratique et populaire » ? (o.c. page 351) Cependant, cet « aveuglement » dont il avait tant peur, ce silence devant l'horreur qu'il a tant dénoncé, ne l'a-t-il pas bien involontairement sans doute, lui-même pratiqué ? Comment comprendre que dans ses commentaires des événements récents qui agitent la planète depuis la seconde guerre mondiale on ne trouve aucune trace d'une quelconque réflexion sur l'islam et l'islamisme ? S'il est fait mention de quelques attentats terroristes dirigés contre les Juifs, ses auteurs ne font l'objet d'aucune analyse, d'aucune remarque particulière : « La communauté juive (d'Argentine)...restait traumatisée par les explosions qui avaient détruit l'ambassade d'Israël et, le 18 juillet 1994, le centre culturel juif. »

Ce fait donne lieu à l'unique commentaire suivant : « Juifs et musulmans polémiquaient par voie d'affiches » (page 334). Agresseurs et victimes sont ainsi renvoyés dos à dos. Voici Vidal-Naquet adoptant une attitude rigoureusement identique à celle qu'il dénonçait chez ceux qui ont passivement « participé » à la Shoa. S'il évoque les « crimes du FLN » et sa sacralisation, il s'agit de faits qui ne provoquent chez lui aucune indignation. L'hydre d'une quasi-indifférence ferait donc son apparition chez cet infatigable lutteur ? Ce silence, cette absence d'interrogation réelle sur le terrorisme musulman, et la responsabilité des gouvernements arabes dans les dérives actuelles, n'est-elle pas l'ultime tentative pour masquer un aveu impossible à formuler : l'échec de toute une vie de militantisme ; le naufrage des utopies communistes et socialistes et l'insoutenable réalité d'un monde arabo-musulman sans juif et dont la politique est dominée par un antisémitisme délirant ? Aveu lisible dans l'attitude quelque peu hébétée de Jean-Paul Sartre, donnant la main à Raymond Aron et contemplant le naufrage de sa vie militante. Sartre est devenu aveugle. La cécité du grand intellectuel n'est-elle pas le symbole même de cette génération d'intellectuels qui s'est trompée sur pratiquement tous les combats qu'elle a menés et qui persiste dans son aveuglement dans le soutien sacralisé à la cause palestinienne ? Vidal-Naquet se penche sur le « monde arabe », examine tous les conflits dans lesquels il est partie prenante et ne voit pas l'un des éléments clés de ce monde : l'islam. Ce phénomène, il ne le voit pas, il ne l'entend pas. Alors il se tait. Sur ce point, il rejoint un autre historien dont l'engagement militant est également déterminé par le prisme de la Shoa et de la guerre d'Algérie : il s'agit de Benjamin Stora.

La reconstruction d'un mythe

A la différence de son aîné dont la Grèce Antique est le domaine d'études de prédilection, Stora n'a qu'un seul pôle d'intérêt : le monde arabe. Ce monde arabe qu'il étudie en tant qu'universitaire, il le défend en tant que militant. Dans son dernier ouvrage, *Les trois exils* publié chez Stock (Paris, 2006), le point de vue du militant et de l'historien se mélange pour aboutir à une très curieuse synthèse. L'historien, pour valider son engagement militant, a recours au mythe. C'est sur un mythe qu'il construit toute l'interprétation de son histoire et celle des Juifs d'Algérie.

Dans cet ouvrage autobiographique, Benjamin Stora estime que les Juifs d'Algérie ont subi trois exils : celui provoqué par le décret Crémieux par lequel en 1870 ils ont accédé à la nationalité française. « Par le décret Crémieux de septembre 1870 leur donnant automatiquement la nationalité française, les Juifs d'Algérie ont connu un *premier exil*, celui qui les a séparés des autres « indigènes », les musulmans. » (o. c. p. 13) ; celui des lois de Vichy qui de 1940 à 1943

les chassent de la nation française : « Le régime de Vichy, qui abolit dès octobre 1940 le décret Crémieux, conduit les juifs d'Algérie vers un *deuxième exil*, cette fois hors de la communauté française. » (Page 14) ; enfin le départ massif de la nouvelle Algérie indépendante en 1962 : « Le *troisième exil* commence à l'été 1962 » (id. page 14).

On pensait que ce qui définissait le Juif pendant deux mille ans, était sa condition d'exilé, suite à la destruction du Temple. Que l'identité juive découlait d'abord du rapport au judaïsme et à l'histoire des Juifs. Stora, en faisant usage du terme d'exil, semble inscrire son approche des Juifs d'Algérie à partir de cette notion. En réalité, il n'en est rien. L'évocation de ce premier exil permet de revisiter et de valider le mythe d'un monde où Juifs et musulmans vivaient harmonieusement. Le décret Crémieux aurait ainsi séparé Juifs et musulmans. La succession des « exils » a pour effet de banaliser et marginaliser celui qui constitue l'acte fondateur des Juifs en diaspora permettant ainsi de faire glisser l'identité juive du côté arabo-musulman. Stora définit les Juifs d'Algérie en fonction de plusieurs paramètres identitaires et principalement par rapport au monde arabo-musulman. Pour ce faire, il est conduit à brouiller l'histoire en projetant sur le passé des réalités contemporaines : « Les Juifs sont pourtant « algériens » parce que attachés, associés, liés à l'histoire de cette terre du Maghreb central baptisée plus tard Algérie. » (page 10). L'historien projette sur le passé une réalité présente. Il commet un anachronisme. Cependant, Stora sait bien, les guillemets le montrent, qu'il porte un jugement contraire aux faits et que dans la même phrase il énonce deux jugements contradictoires. Les Juifs n'ont jamais été algériens pour la bonne et simple raison que l'Algérie avant la colonisation française n'existait pas. Le concept d'Algérie, y compris le nom, sont des inventions françaises. Etre juif du Maghreb ne signifie pas être algérien !

Stora poursuit la construction de son mythe : « Ils (les Juifs d'Algérie) partagent avec l'ensemble de la communauté juive la mémoire d'exil de Judée après la destruction du Temple de Jérusalem et l'établissement d'une diaspora autour de la Méditerranée. Ils partagent avec les musulmans un autre exil, celui du départ d'Andalousie de 1492 qui a mis fin à la Reconquête. » (Page 10). Là encore, le terme d'exil est utilisé pour procéder à une série d'amalgames et permettre ainsi de confondre sous un même vocable des situations radicalement différentes. Première confusion : l'expulsion des Juifs d'Espagne par Isabelle la Catholique est un épisode douloureux de la vie des Juifs en diaspora. Les Juifs sont en exil après la destruction du Temple parce qu'Israël est une terre juive, est le pays des Juifs et qu'il n'existe aucune autre terre juive pour les recevoir. Ils sont chassés de leur patrie et entament une longue errance à travers des contrées hostiles. L'Espagne fut un pays d'accueil. Les Juifs le savent. Dans leur prière ils ne disent pas

« l'année prochaine à Madrid ou à Cordoue » Mais l'année prochaine à Jérusalem. Deuxième confusion : assimiler Juifs et musulmans. Là encore les situations sont radicalement différentes. Les musulmans sont dans un processus de conquête voire de reconquête. Ils ont perdu la guerre ; ils en paient le prix fort, ils sont chassés. Ils existent de nombreuses terres musulmanes où trouver refuge. Les Juifs n'ont jamais eu la prétention de conquérir l'Espagne. Ils n'ont pas livré bataille pour le pouvoir. Ils sont chassés parce qu'ils sont juifs et uniquement pour cela. Ils subissent une injustice due à l'antisémitisme. Avant comme après 1492, l'exil continue.

Pour le comprendre, il suffit de préciser ce qu'il faut entendre par ce terme. L'exil renvoie à l'idée d'expulsion, de bannissement. (Définition du *Robert* : « Expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, avec défense d'y rentrer ; situation de la personne ainsi expulsée »).

Le mythe d'une « terre » perdue

Si l'on en croit Stora, les Juifs avaient un pays, l'Algérie, et ils en auraient été chassés par les Français, très précisément, par le décret Crémieux. Quel est ce pays que les Juifs d'Algérie auraient perdu avec l'arrivée des Français ? Quel est ce territoire qu'ils occupaient et duquel ils auraient été chassés ?

Ce « territoire perdu » est une « situation » dans une société dominée par l'islam et soumis à la tutelle des Turcs. Cette situation est celle de la dhimmitude, c'est-à-dire une forme de domination à ranger du côté du servage et de l'esclavage. Stora évoque certes l'aspect négatif des conditions de vie faites aux Juifs. Il ne peut, en tant qu'historien, passer sous silence, leur condition misérable, y compris les massacres dont ils furent l'objet. Mais à part ces points noirs, il tente d'accréditer la thèse que les Juifs vivaient relativement bien en terre d'islam et surtout, qu'ils avaient une terre qu'ils partageaient avec les musulmans. Cela est faux. Les musulmans n'ont jamais partagé la terre avec les Juifs. Ils les ont tolérés, utilisés, exploités, dominés pour leur seul profit, et ils étaient soumis à la fantaisie des féodaux arabes. Les Juifs en terre d'islam, durant de longs siècles, ont subi et survécu dans des conditions de détresse épouvantable. La réussite de quelques notables ne peut occulter cette condition dégradée qui était celle de la masse. Pour parvenir à donner sens au mythe d'une vie harmonieuse avec les musulmans, Stora ne peut passer sous silence la condition d'inférieurs qu'impliquait le statut de dhimmis, mais, il l'évoque sous la pudique notion de « dhimmis protégés » ; il « oublie » un élément fondamental : l'humiliation permanente. « Les incrédules ne pourront être qu'humiliés durant la vie de ce monde », « Combattez-les jusqu'à ce qu'ils paient leur tribut et qu'ils soient humiliés », « Dieu a maudit les Juifs qui n'ont pas embrassé la religion

de Mohamed », « Dieu a transformé en singes et en porcs ceux qu'il a maudits » (respectivement : Coran, B Sourate 2-verset 85 et Sourate 9-verset 29 ; Sourate 5 – verset 48 et 49 ; Sourate 5-verset 60 ; éd. La Pléiade). Il construit son raisonnement autour de l'idée d'un islam dominant certes, mais protecteur et bienveillant. Ainsi, écrit-il : « l'entrée officielle des Juifs d'Algérie dans la cité française a signé la fin de leur statut de *dhimmis* protégés en terre d'islam depuis des siècles ». (page 54) Cette évolution est présentée volontairement de manière confuse, comme si les Juifs avaient perdu un « bien » et que ce bien était apporté par l'islam. Or, même si, dans le quotidien, les Juifs ont intégré des éléments des cultures environnantes ; même s'ils parvenaient à nouer par moment des liens positifs avec les populations locales, l'islam était fondamentalement un carcan qui les maintenait dans l'oppression et l'humiliation. Les Juifs n'ont jamais été exilés de la terre d'islam. Ils ont été libérés par l'arrivée des Français. La nuance est de taille. Si l'on valide le raisonnement de Stora, alors il faudrait dire que lorsque l'esclavage a été aboli, les Noirs d'Amérique ont connu un deuxième exil !

Dans la description extrêmement fouillée du statut des Juifs en terre d'islam, Bat Ye'or (*Juifs et chrétiens sous l'islam*, Berg international éditeurs) nous éclaire sur le sort des Juifs. Le statut des *dhimmis*, ces êtres privés de tout droit réel, maintenus dans une soumission permanente et une humiliation constante, incapables d'opposer la moindre résistance à l'arbitraire des potentats, est en réalité une condition de sous-homme. Comment, lorsque les Juifs ont quitté ce statut, Stora peut-il parler d'exil ? L'antisémitisme virulent d'une partie des Français, ne change rien et Stora fournit lui-même la meilleure preuve que le décret Crémieux a été vécu par la masse des Juifs comme une libération lorsqu'il note que « douze années ont suffi pour réaliser l'intégration de la communauté juive » (page 36).

Pourquoi « exil » ?

Pourquoi n'utilise-t-il pas le terme exact, celui de libération, pour décrire cette formidable révolution ? Pourquoi maintenir cette notion d'exil pour qualifier un évènement qui en aucun cas ne peut entrer dans le champ sémantique de ce terme ?

En premier lieu, ce détournement du sens lui permet de définir le Juif par rapport au monde arabo-musulman. Il est clair que pour Stora, la notion d'exil est convoquée pour tenter d'enfermer le Juif d'Algérie dans l'islam. Si les Juifs d'Algérie ont subi un exil en devenant français, s'ils ont perdu leur « terre », alors est implicitement avancée l'idée que le vrai retour des Juifs d'Algérie ne pourra se faire qu'en terre d'islam, que le « paradis perdu » est l'islam. Conséquemment, l'idée du retour en Israël est un faux retour. Pour valider cette approche que les

faits historiques condamnent, il faut donner corps au mythe littéraire d'un islam radieux. Et pour y parvenir, il faut inventer un islam protecteur et tolérant. Très difficile, voire impossible face à l'aveuglante vérité historique : le statut de dhimmis, la maltraitance et l'humiliation permanentes, les persécutions et les massacres ; enfin l'expulsion brutale et générale des Juifs des terres dominées par l'Islam après la création de l'Etat d'Israël.

Mais le mythe perdure précisément parce qu'il revisite le réel et le réorganise en fonction de sa logique propre. Tout d'abord en multipliant les exils, on détache le Juif d'Algérie de ce qui le constitue en tant que Juif, l'exil et le retour à Sion. Ensuite, en le reliant dans une chaîne identitaire arabo-musulmane on brouille, voire on maquille le statut de la dhimmitude. Enfin, le Juif d'Algérie ne s'étant jamais défini comme Juif algérien mais comme Juif français, on doit, pour le décrocher de cette source identitaire forte, délégitimer son rapport aux français et à la France.

En expliquant que les Juifs sont dans le même rapport d'exil lorsqu'ils accèdent à la nationalité française que lorsqu'ils en sont chassés, Benjamin Stora laisse entendre deux choses : en premier lieu, le décret Crémieux et les lois de Vichy produisent le même impact sur les Juifs puisqu'ils les mettent dans la situation d'exclus. En second lieu les lois de Vichy rapprocheraient la condition du Juif de celle du musulman. Dans son livre, Stora cite abondamment quelques personnalités « algériennes » qui condamnent l'abrogation du décret Crémieux. Sont à peine évoquées, les tentatives de rapprochement des Arabes avec les nazis durant ces mêmes années mais n'est pas du tout analysé le fait que les musulmans français ne sont pas privés de leur nationalité française ni que le nazisme n'a jamais eu de politique d'extermination à l'égard des musulmans. Là encore, les amalgames visant à faire croire en une similitude des conditions juives et musulmanes, ne résistent pas à l'analyse. Le régime de Vichy, en privant les Juifs d'Algérie de leur nationalité, les rangeait dans une catégorie de second plan, qui a eu pour effet de les reconduire à la case départ, c'est-à-dire précisément dans une situation en tout point comparable à celle qu'ils avaient connue sous le joug de l'islam : la dhimmitude. La fraternité arabo-juive qu'évoque avec regrets et nostalgie Stora, est postérieure à la colonisation ; en outre, elle ne fut le fait que de quelques individus de bonne volonté et ne s'est jamais traduite politiquement dans les faits. Quelle que soit la nostalgie des uns et des autres, le problème est la volonté de domination absolue et la défaillance de reconnaissance des non musulmans dans les sociétés arabo-islamiques. La jeune république algérienne, très vite rattrapée par les impératifs religieux, chassera les Juifs ; elle deviendra le fer de lance de la lutte idéologique contre Israël jusqu'à ce que la grenade du fanatisme qu'elle avait entretenu, n'explose dans la main des incendiaires.